

BERNARD NILLES

AIMER POUR DURER

TOME I

LA RENCONTRE DE L'AMOUR

02/04/2020

ISBN : 979-10-94729-08-3

Roman

DÉDICACE

La sagesse d'Épicure était d'inviter à jouir de la vie, non pas le plus longtemps possible, mais le mieux possible. Cependant quand l'amour est présent la vie devient éternelle.

« Le germe engendre la fleur, puis le fruit. Mais le germe continue dans la plante, pour permettre la renaissance d'une nouvelle fleur et d'un nouveau fruit ». (1) C'est ainsi que la vie se perpétue sans cesse depuis la nuit des temps.

Platon considérait que *l'homme engendré jadis du sein de la terre, les vieillards revenaient à l'état d'enfants, les morts enfouis en terre devaient conséquemment se reconstituer sur place et remonter à la vie.* L'amour recomposait l'antique nature en s'efforçant de fondre deux êtres en un afin d'atteindre l'extase. Si l'étreinte avait lieu entre un homme et une femme, ils pouvaient enfanter ou prendre du plaisir ; et si elle avait lieu entre deux personnes du même sexe, la satiété du plaisir finissait par les séparer pour un temps et c'était depuis ce moment-là que naquit l'amour inné entre les hommes.

La sagesse d'Épicure était d'inviter à jouir de la vie, non pas le plus longtemps possible, mais le mieux possible, comme une nécessité qui inspira le poète à cueillir la fleur de la jeunesse, avant que la vieillesse ne vienne ternir sa beauté et

que nous ne devenions plus que les ombres apparentes de ce que nous étions.

La liberté n'est pas discutable pour chaque individu et l'amour ne doit pas enfermer la sexualité dans un carcan quand il existe. Elle doit rester libre pour chacun, dans une totale complicité et sans risquer de détruire les sentiments réciproques. La convergence sexuelle exclusive est un heureux hasard et la divergence impose le dialogue quand l'amour est présent. La spiritualité est primordiale dans les premiers échanges avec une femme pour la conquérir et doit devenir essentielle ensuite tout au long de la vie. La sexualité n'est pas à confondre avec l'amour. Seul le plaisir est concevable sous toutes les formes convenables à condition de faire du bien à l'esprit autant qu'au corps.

La liberté est sans cesse confrontée à des situations nouvelles et à des valeurs évolutives, ce qui impose dans le couple un dialogue permanent pour conserver l'harmonie. Il s'agit de la liberté de penser, de décider, autant que sexuelle.

Le gagnant est toujours la vie et l'amour.

CHAPITRE I

FONDATION DE LA DIMENSION SPIRITUELLE DE L'AMOUR ET DE LA LIBERTÉ

LA FLEUR CRISTALLINE DE LA CRÉATION

C'était la période dite du *baby-boom* et de prospérité économique retrouvée, appelée *les trois glorieuses* quand Julien fit son apparition sur terre. Sa mère avait accepté d'être fécondée par une immense armée de soldats appelés spermatozoïdes, munis de leur flagelle pour se mouvoir en désordre. Une concurrence impitoyable s'engagea pour aller à la conquête d'une citadelle où se cachait la plus belle fleur cristalline de la création. Un à un et en désordre, ils purent franchir les monts et vallées humides, ondes de brumes et ressacs où la plupart sombrèrent bien avant de pouvoir franchir le dernier couloir qui menait vers le lieu protégé, là où se trouvait le

fabuleux joyau. Sur des dizaines de millions partis au départ, quelques centaines de valeureux guerriers se firent encore concurrence pour être gagnés par les charmes scintillants de la belle. Elle les laissa un moment montrer leurs ardeurs les plus insolites avant de décider de se laisser pénétrer par le plus mobile, le plus beau, le plus fort et donc jugé intuitivement le plus compatible. Il y avait bien un combat de conquête gagné de haute lutte par le plus valeureux de tous ces prétentieux dont elle laissa un peu de place pour qu'il entrât dans l'espace où était gardé son prodigieux trésor afin de se laisser féconder. Une osmose parfaite venait de se produire pour unir deux entités en une seule, afin de créer l'embryon androgyne d'un être unique qui deviendrait ensuite par le plus grand des hasards, un garçon ; un être un peu plus masculin que féminin. On lui donna le prénom de Julien. Dès cet instant, il fut constamment entouré par la compagnie des femmes et ce sera le cas toute sa vie durant, comme s'il avait voulu compléter sa part de féminité manquante. Sa mère avait sculpté l'être de chair en lui donnant la vie et en ayant été la créatrice des bases initiales de sa conscience.

Au cours des premiers mois de son existence, il avait souvent des picotements dans son ventre ; ce qui signifiait qu'un nectar blanchâtre l'attendait pour le servir. Quand il ne venait pas, il était angoissé. C'était dans ces moments privilégiés qu'il fut marqué à vie par la splendeur nourricière d'un sein de femme, tout en rondeur, comme une sculpture parfaite. Les succions qu'il accomplissait par réflexe lui permettaient de vivre avant de pouvoir exister.

Peu à peu, il apprit à distinguer des formes et son environnement immédiat se révélait lentement, comme la traversée d'une nappe de brouillard qui se dissipait peu à peu.

Sa mère en étant à l'origine de sa vie lui apporta tous les potentiels pour assurer son existence future. Quand elle lui parlait, il ne comprenait rien, alors qu'il n'était pourtant pas sourd. Son cerveau retenait juste les phrases chargées d'amour, sans en percevoir le sens. Il ne fit qu'en jouir en attendant le jour où il pourrait comprendre.

LA RÉSIDENCE DE L'AMOUR ÉTERNEL

Les parents de Julien s'étaient mariés au cours de la seconde guerre mondiale selon la tradition catholique à une époque où les démocraties étaient en danger, laissant la place aux barbarismes les plus arbitraires, avec le fascisme en Italie et le nazisme en Allemagne. Au pays de Goethe, Kant, Hegel, Nietzsche, Mozart, on assassinait la grandeur de la pensée pour établir un ordre nouveau de mille ans au profit d'une race dite supérieure. Cela n'aura duré qu'un peu plus de douze ans montrant l'orgueil imbécile des mots quand ils s'incrument dans la conscience des peuples.

L'amour était encore le seul espace d'humanité pour ne pas sombrer. Un esprit de solidarité pour la patrie et un sentiment singulier pour une femme ou un homme. C'était ce qui restait de raison de vivre pour tous ceux qui étaient encore inspirés par l'esprit de liberté.

Christine, la mère de Julien était l'incarnation de l'amour. C'était une femme habitée par un esprit de bienveillance auprès de tous ceux qui l'approchaient.

Julien était son fils aîné. Il fut imprégné par cet amour maternel, si bien qu'il regardait les femmes comme des sources harmonieuses auprès desquelles on pouvait rencontrer le bonheur.

Frédéric, son père avait été séduit par Christine dont la gaîté et l'altruisme se répandaient dans le voisinage et bien au-delà, de sorte qu'on aimait lui rendre visite pour écouter sa philosophie de la vie. Elle était plutôt instruite, parlait plusieurs langues, dont l'anglais et l'allemand en dehors du français, sa langue maternelle.

Frédéric exerçait une activité de décorateur de l'espace scénique, de pièces de théâtres jouées dans la région. Ce fut lors d'une soirée au théâtre de la ville où l'on présentait *le Dom Juan* de Molière qu'il rencontra celle qui devint un an plus tard son épouse.

Ils s'opposèrent vivement sur le contenu libertin de la pièce où l'on pouvait découvrir un Dom Juan séducteur et constamment infidèle dont la parole n'avait de sens que pour séduire. Mais ils finirent par trouver leur point de convergence pour se déclarer une fidélité éternelle.

Après leur mariage, le couple s'installa dans la demeure familiale où cent soixante ans plus tôt avait vécu Adélaïde Déchaux, quand elle fut conquise par le jeune général révolutionnaire, Lazare Hoche, au seuil de la gloire en étant commandant de l'armée de Moselle. La beauté blonde de l'incomparable Adélaïde vainquit le général lors d'un bal magnifique organisé en l'honneur des jeunes filles et femmes de la ville de garnison où il séjourna (2). Il tomba éperdument amoureux de cette jeune fille de seize ans. Les échanges épistolaires devinrent quotidiens, durant un an, avant de pouvoir obtenir l'accord paternel pour l'épouser. Adélaïde habitait chez son père et la maison devint un des lieux de résidence du couple. Lazare son époux, mourut quatre années plus tard en pleine gloire, emporté par une hémoptysie à vingt-neuf ans. Sa femme n'avait que vingt ans à sa mort et lui voua tout au long de sa vie un véritable culte durant plus de soixante ans. On raconta qu'à quatre-vingt ans, malgré son âge, elle rougissait encore, tant son âme était restée pure et fidèle à son glorieux époux.

Ce fut dans la chambre où le général et sa jeune épouse passèrent leurs plus belles nuits d'amour que naquit Julien, fruit de l'amour de Christine et de Frédéric. Le père de Julien

fut emporté huit ans plus tard des suites d'une erreur médicale, à l'âge de trente-six ans, laissant son épouse de trente ans, lui vouer un amour éternel durant plus de cinquante ans après sa mort.

Julien resta imprégné de l'histoire d'Adélaïde et de celle de sa mère qui eurent des destinées semblables au regard de l'amour et dans la même résidence.

Au-dessus du lit, une corne d'abondance était sculptée dans la pierre pour signifier qu'elle était une source inépuisable capable comme la chèvre Amalthée (3), de nourrir Zeus au cours de son enfance. Pour ces deux femmes l'amour était au-dessus de tout. Sa mère lui raconta souvent cette histoire pour qu'il s'en imprêgnât comme d'un exemple d'amour spirituel indépassable. En même temps, elle poursuivait ses narrations et ses leçons moralisatrices pour faire de Julien un homme qui aimerait les femmes.

LE VENIN DE VIPÈRE

La mère de Julien avait une sœur, Prudence, de trois ans plus jeune qu'elle. Quand elle épousa Frédéric, celle-ci fut habitée par une jalousie malade. Les causes de ce comportement étaient dans son âme. Elle aimait les grandes idées et ses amours se coloraient d'admiration et de passions platoniques. Pour elle, l'esprit était au-dessus de la chair, qui n'était rien. En cela, elle était en symbiose avec les Évangiles qui annonçaient que « *l'affection de la chair, c'est la mort, tandis que le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix (...); la chair est hostile à Dieu car elle ne se soumet pas à la loi divine et même elle ne le peut pas* ». Elle avait cette vision christique où les plaisirs spirituels étaient plus féconds que ceux de la chair. Les comportements sexuels entre un homme et une femme devaient s'accomplir sans plaisir, dans l'unique but de faire un enfant. L'absence dans sa vie d'amour pour un homme unique l'entraîna vers des amours spirituels pluriels avec des hommes inaccessibles, porteurs de grandeurs humanistes ou religieuses. Ainsi, instinctivement, elle cherchait à détruire les amours où le plaisir charnel était présent. En sa qualité de résistante pendant la guerre, elle

aimait la patrie et par là-même tous les hommes en difficulté morale ou physique ; ce qui pouvait expliquer son absence d'amour pour un seul. Après la guerre, il lui fallut trouver des pôles d'intérêts nouveaux. La période de paix était facile à vivre. Cependant elle était sans gloire ; quand la précédente avait été difficile et exaltante. Très croyante, elle voulut épouser Dieu en entrant dans les ordres, chez les sœurs Carmélites, (4). Cependant, elle n'osa pas prononcer ses vœux. La dimension spirituelle d'un Dieu sans visage était finalement trop intangible par rapport à son besoin d'admiration auprès d'êtres visibles imprégnés d'esprit. La paix avait transformé Prudence en vipère toujours prête à cracher son venin. Sa jalousie viscérale envers sa sœur l'entraîna à empoisonner le climat familial par une certaine constance dans ses comportements détestables. Très souvent elle orchestrait des conflits sur des sujets futiles. Une règle non appliquée, un désordre ou un objet ayant changé de place. Le coupable désigné était presque toujours Julien parce qu'il était le plus jeune. Mais c'était ne pas compter sur son esprit malicieux et sur la confiance que lui

témoignait chaque fois sa mère en pareil cas. Ces situations rocambolesques eurent auprès de Julien un effet salutaire en lui faisant comprendre l'importance de la tolérance. Il comprit aussi qu'il était stupide de perdre du temps à vouloir régler des vétilles et que cela ne pouvait qu'engendrer des discordes inutiles. Pendant ce temps, une conscience d'enfant se construisait en imprimant dans sa mémoire une image féminine détestable à l'encontre de sa tante. Elle n'obtint que très rarement satisfaction dans ses actions accusatrices, ce qui la poussait à changer d'attitude vis-à-vis de son filleul avec qui elle décida finalement de parler comme à un adulte. Il avait une telle capacité à semer le doute auprès des grandes personnes que cela amoindrissait les effets escomptés des adultes mal intentionnés. Piégée, elle abandonnait sans gloire et en silence le combat, dans l'attente de construire une nouvelle tracasserie. Pendant ce temps, Julien se forgeait deux images de la féminité situées aux antipodes l'une de l'autre. L'une imprégnée d'amour incarnée par sa mère et celle de sa tante dont la sensibilité était invisible et qui sous un prétexte éducatif étriqué empêchait de penser librement.

TOLÉRANCE ET VERTUS ENTRE LES SEXES

Après la naissance de Julien ses parents décidèrent de donner la vie à deux autres enfants. Une fille Lucie et Romain, un garçon. En enfantant, ils voulurent témoigner d'une espérance dans l'avenir.

Christine, sa mère, avait un sens de la justice et de la vérité qu'elle manifestait à chaque occasion dès qu'elle pouvait croire que ses enfants avaient la capacité de comprendre. La vérité était pour elle un gage de respect pour autrui. Elle racontait que c'était au cours de l'enfance que les principales vertus pouvaient être acquises et qu'ensuite en étant adulte on réagissait souvent par réflexe, plus qu'avec raison. Elle disait aussi qu'on pouvait se tromper sur les apparences et qu'il fallait toujours éclairer une situation par le dialogue avant de décider. Ce qu'elle oubliait dans ce raisonnement était que toutes les personnes n'étaient pas forcément honnêtes et en ce sens, elle s'inspirait davantage du sermon

sur la montagne de Jésus disant que *si quelqu'un te frappe la joue droite, tends lui aussi la gauche*; ce qui n'était pas la meilleure façon de régler un problème. La vulgarité dans les relations était pour elle destructrice car elle annihilait toutes possibilités d'amour entre deux personnes. Elle aimait les bonnes manières et le beau ce qui avait le pouvoir de l'entraîner vers une certaine candeur. Pour son fils, ces réflexions et contradictions devenaient des références en provenance d'une personne habitée par l'amour des gens et c'était sa mère. Elle influença sa vie intellectuelle, spirituelle et sans le savoir, sa vie sexuelle. Ainsi elle le mit au monde deux fois.

La première fois, lors d'une éclosion de vie qui fut composée de matière en potentialité d'énergie et une seconde fois en potentialité de conscience et de spiritualité, tout au long de son enfance et de son adolescence.

Il découvrit beaucoup plus tard qu'une pensée vraie ne pouvait jamais devenir vulgaire quand elle était soumise au raisonnement avec un souci de tolérance et de liberté entre les sexes. Par exemple il pensait que la pornographie plaçait la femme en situation de jouet sexuel pour les hommes et en

ce sens elle ne faisait que véhiculer l'hégémonie du masculin sur le féminin.

Cela, il l'avait observé dans la Bible d'abord et dans la société ensuite. Le marché du sexe ne faisait que détruire les valeurs féminines, entraînant une partie des violences sexuelles qu'elles subissaient en diminuant leur sécurité et donc leur liberté.

Plus tard il transposa sa conception égalitaire dans ses relations avec les femmes qu'il rencontra, permettant d'élever l'amour vers le dépassement de soi et dans le respect de la liberté de l'autre. « *La bête ne sera jamais Homme, là où l'Homme peut devenir bête* ».

Il estimait que l'homme pouvait se grandir à l'infini, mais aussi se réduire à presque rien s'il n'avait pas de grandes vertus. Ne jamais rien faire dans sa vie qui puisse porter atteinte aux valeurs acquises et construites après validation par sa raison et par sa conscience.

PREMIÈRE ESCAPADE AVEC LOUISE

C'était le jour de la sainte Christine et donc celui de la fête de la maman de Julien. Il allait vers ses six ans et pour la première fois il s'échappa de la surveillance parentale. Il fut entraîné par Louise qui était venue jouer avec lui après la messe du dimanche. Agée de trois ans de plus que lui, elle venait souvent le surveiller à la demande de sa mère. C'était la période des moissons et Louise eut l'idée de proposer à Julien d'aller dans les champs de blés qui n'étaient pas très loin pour faire un bouquet avec les épis. Ce serait le cadeau qu'il voulait offrir à sa maman. En même temps, ils regarderaient le dur labeur des glaneuses qui devaient finir le ramassage des précieux épis d'épillets. Ainsi ils partirent main dans la main un peu avant midi. C'était le moment où le soleil était presque à son zénith. Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur des trois glaneuses, leur visage était dans l'ombre des rayons du soleil pour éviter des brûlures en s'y exposant un peu trop. La présence des deux enfants provoqua l'arrêt de leur travail, comme si cela leur octroyait le droit de se reposer. Une glaneuse un peu plus âgée s'adressa à Julien avec une douceur toute maternelle.

--- Que viens-tu faire mon petit ! Viendrais-tu nous aider ?

Julien ne sachant quoi répondre, ce fut Louise qui répondit qu'ils étaient là pour faire un bouquet pour sa maman car c'était sa fête. Avec un sourire, elle demanda son prénom.

--- *Julien* : elle s'appelle Christine.

--- *Une glaneuse* : on dirait que tu as une gentille maman pour vouloir lui faire un cadeau ? Si vous voulez, vous pouvez ramasser tous les épis de blé que vous trouverez pour lui faire un gros bouquet. Il y a aussi de jolis coquelicots au bord de la route qui ne demandent qu'à être coupés. Ce sera plus joli.

Les enfants étaient songeurs. Leurs yeux étaient inondés par les couleurs dorées de la moisson et leurs narines s'emplissaient de l'odeur âcre de paille sèche et de terre brûlée. Ils étaient sur le point de terminer leur bouquet quand Louise s'arrêta un petit moment en pensant à la bonne idée qu'elle avait eue pour Julien. Plus tard, elle lui dirait qu'elle avait vu dans sa chambre le tableau des trois glaneuses peintes par son père, inspiré de l'œuvre du célèbre peintre Jean François Millet. Elle lui dit alors que cette promenade avait été un peu prémonitoire.

Ils ne s'étaient pas rendu compte de l'heure qui passait et n'ayant prévenu personne de leur intention, les parents devaient certainement s'inquiéter de leur absence prolongée. Ils quittèrent les glaneuses ; avec un sourire attendrissant elles adressèrent ensemble une bonne fête à la maman de Julien.

Sur le chemin du retour, Louise avait les bras chargés de l'œuvre champêtre composée *de gerbes d'or parsemées de papillons rouges écarlates*. Un peintre figuratif aurait vu la scène, qu'il se serait empressé pour l'immortaliser sur sa toile. Chaque pas se faisait plus pressant et ils étaient presque arrivés quand ils virent au loin le père de Julien juché sur son vélo et venant à leur rencontre.

Sur le moment ils étaient plutôt ravis de le voir arriver. Lorsqu'il fut à leur hauteur tout se passa très vite. Il coucha sa bicyclette sur le bas-côté de la route en criant : « pourquoi n'avez-vous rien dit avant de partir ? Cela fait près d'une heure que l'on vous cherche un peu partout ». Se jetant sur Louise, il arracha le bouquet qui avait été composé avec amour et qu'elle tenait dans ses bras. Dans un geste de fureur, l'œuvre champêtre finit sa course vers le sol. Le temps de réaliser ce qui leur arrivait, le père de Julien

s'éloigna en disant : « *maintenant suivez-moi ; on rentre à la maison* ». Son fils courait aussi vite qu'il put en tenant la main de Louise pour rester à bonne distance de son père. Heureusement, en dehors de l'indifférence apparente qu'il montra il ne roulait pas trop vite pour qu'ils puissent le suivre. Son père arriva au début de la côte précédant l'arrivée à la maison, quand il commença à ressentir quelques difficultés pour avancer. Il préféra descendre de vélo pour terminer les cent derniers mètres à pied.

Il ignora royalement les enfants jusqu'au point d'arrivée en donnant l'impression qu'il avait la certitude que tout se passait normalement. Arrivé à destination, il posa son vélo contre le mur et dans un geste d'indifférence jeta un regard furtif en arrière pour s'assurer que les fugueurs n'étaient pas trop loin. Le trajet qu'ils venaient de faire sur quelques centaines de mètres en courant derrière lui avait permis d'assécher les larmes de Louise et de Julien qui étaient là comme les deux misérables, *Cosette et Gavroche* unis dans leur déconvenue, sans leur bouquet. Ils n'avaient que leur tristesse à montrer pour l'injustice et la colère de son père. Quand Julien fut devant sa maman, elle avait déjà compris

qu'un petit drame avait dû se produire pendant que les deux enfants lui souhaitèrent une bonne fête.

--- Papa a jeté le bouquet de blé et de coquelicots qu'on avait ramassé pour toi.

Elle prit son enfant dans ses bras, le rassurant en lui disant qu'elle imaginait très bien le bouquet magnifique qu'il avait pu faire et qu'il était aussi beau que dans la réalité. Elle fit cette parabole que seule une mère peut raconter : *« tu vois, quand tu n'étais pas encore venu au monde je t'ai souvent imaginé dans mes rêves. Je voyais ton visage, tes yeux, ta bouche et tes oreilles. Pourtant tu n'étais pas encore né. Quand je t'ai vu pour la première fois tu étais comme dans les rêves que j'avais faits. Eh bien, vois-tu, pour ton bouquet perdu c'est pareil pour moi aujourd'hui. Ne sois pas triste, maintenant ».*

En s'adressant à son mari, sa maman lui dit avec une voix faite d'une tendre plénitude :

--- tu as été trop sévère ! Tu n'aurais pas dû jeter leur bouquet comme tu l'as fait.

Son père resta silencieux. Pour lui, l'incident était clos.

Bien des années après le décès de son mari, quand Julien reparla à sa maman de cette histoire, elle lui présenta l'événement comme une leçon de vie et d'éducation permettant d'en extraire tous les aspects utiles et maladroits qu'avait eu son père ce jour-là. Pour contrebalancer cette mauvaise humeur l'amour de sa mère lui avait montré qu'une autre alternative existait et que l'attitude idéale se situait probablement entre les deux. Le réconfort qu'elle lui prodigua ; les remerciements qu'elle lui fit pour son cadeau devenu imaginaire et malgré tout réel révéla l'insolite injustice de son père. Il avait donné plus d'importance à la sécurité qu'au sentiment qu'il avait pour son fils.

Une fois adolescent et repensant à cette histoire, Julien considéra que son père avait simplement exprimé un sentiment d'inquiétude, transformé en colère, quand il l'avait retrouvé avec Louise, pourtant chargée de le surveiller. Chacun de ses parents avait agi avec sa propre sensibilité. Ces deux visions apparemment contradictoires montrèrent que pour les comprendre, il fallait savoir souffrir, aimer et se parler à soi-même.

UN BESOIN D'AMOUR FILIAL

Quelques mois plus tard s'amorcèrent les problèmes de santé de son père, soudainement atteint par des migraines incessantes, qui débutèrent vers la fin de l'été. Dans les semaines qui précédèrent son hospitalisation, il dormait mal et les douleurs étaient de plus en plus fréquentes.

La mère de Julien lui dit un jour :

--- papa va être opéré demain : il ne restera pas longtemps à l'hôpital et quand il reviendra, il n'aura plus mal aux oreilles et ne sera plus de mauvaise humeur le soir.

C'était un matin où le soleil avait grand peine à traverser l'épais voile de brume qui s'était installé au cours de la nuit. Il partit à l'hôpital en taxi, laissant à son fils aîné cette vision d'un père venant l'embrasser affectueusement en disant :

--- ne t'en fais pas mon garçon. Papa sera là dans quelques jours.

Ensuite il alla embrasser ses deux autres enfants avec un sourire un peu mélancolique comme un présage. Sa mère ne

montra pas sa relative inquiétude. Elle embrassa son mari ; puis le taxi s'éloignant, elle lui fit signe sans savoir qu'il partait vers son destin pour ne jamais revenir. On l'avait opéré pour rien. Il ne se réveilla pas de l'anesthésie. Pourtant, en principe, il ne devait courir aucun risque avec la présence d'une équipe médicale compétente.

Prudence, sa belle-sœur, avait pu assister en sa qualité d'infirmière à l'intervention et raconta le déroulement de l'opération. Jamais Julien ne put revoir son père une dernière fois, malgré son insistance instinctive d'enfant. Il avait senti qu'un pilier disparaissait définitivement de son espace de vie.

Sa tante avait déjà imposé à sa mère affaiblie par la triste nouvelle sa vision sur la mort. Elle fit cette réflexion :

--- pour préparer ton papa à son grand voyage on a enveloppé sa tête dans un linge blanc afin de le protéger de la lumière. Il va bientôt partir au ciel et ne reviendra plus. Sa déception fut grande de devoir se résoudre à ne plus jamais le revoir ailleurs que dans son imagination de petit garçon.

Il ne put réaliser les conséquences sur sa vie et le vide spirituel qu'il faudrait combler avec le temps. Quand sa

maman fut en mesure de parler à ses enfants, elle les rassembla le soir à l'heure de l'angélus. Le son des cloches n'était pas le même que d'habitude. Il annonçait qu'un vivant était mort dans la journée au village et cet homme était son père. Son frère Romain était sur les genoux de sa maman et souriait sans comprendre. Quant à sa sœur Lucie, elle tenait son ours en peluche contre elle et reçut les caresses de sa mère sur son visage enjoué. Julien était assis contre elle en serrant sa main en silence, attendant qu'elle leur parle pour annoncer la vérité. Drapée dans une dignité faite d'amour et empreinte d'une force qui avait le pouvoir de rassurer leur ignorance, elle retint une dernière fois son souffle avant de prononcer la phrase terrible :

--- papa est allé au paradis. Il sera toujours là pour nous guider et nous apporter les soutiens dont nous pourrions avoir besoin. Notre vie va changer ! Je sais que vous allez être raisonnables et que vous soutiendrez votre maman. Son regard était enveloppé d'une douce mélancolie. Elle ne voulait pas laisser surgir une larme devant ses enfants. Elle devait pour eux, rester forte et digne. Son état de torpeur rendit Julien plus interrogatif que triste puisque papa serait toujours là et que c'était sa maman qui le disait ; elle, dont la

vertu première était de dire la vérité. La phrase prononcée par sa maman allait résonner dans sa conscience comme une certitude semblable à un espoir qui ne serait jamais qu'imaginaire. L'amour toujours présent d'un père pour un fils était devenu réel, là où son corps disparaissait à tout jamais.

Avec les années, Julien comprit vers le début de son adolescence qu'il était devenu le gardien des certitudes de sa mère. Il n'avait pas le droit de la décevoir car elle lui avait signifié quelques temps après la disparition de son père que l'amour qu'elle avait reçu de lui ne faisait que s'ajouter désormais à ses enfants. Il ne put mesurer la portée ni l'influence d'une telle information sur l'évolution de sa jeune conscience. Il observa pour la première fois qu'une femme lui demandait de ne pas la décevoir. Ce fut celle qui les représentait toutes et c'était sa mère.

UNE ROSE BLANCHE ET UNE ROSE ROUGE

Dès sa naissance Julien avait le don d'illuminer la vie de sa grand-mère. En retour, elle avait un certain plaisir à lui raconter des histoires sur la vie, les animaux et la nature. Souvent elle imaginait le plaisir immense qu'aurait eu son grand-père s'il n'avait pas disparu prématurément alors que Julien n'avait pas encore un an.

C'était la fin du printemps de cette année-là. Un beau matin printanier où le soleil commençait à monter dans le ciel après avoir fait disparaître les derniers voiles de brume. Les roses venaient de s'ouvrir, éclatantes avec leurs pétales de couleurs roses, rouges, oranges et blanches et le jardin était en respiration pour favoriser le mûrissement des fruits et légumes disséminés un peu partout. Les grappes de raisins se dessinaient avant de grossir en se gorgeant de liquide et de sucre sous les effets des rayons de soleil. Une incessante création se profilait ainsi chaque matin après avoir créé l'émerveillement extasiant de la beauté de la nature, le jour. Avec son imagination, Julien compara le phénomène à une vie d'homme ou de femme en raccourci. Il voulut en parler à sa grand-mère après avoir fait cette découverte.

Pour cela il était allé après son petit-déjeuner cueillir une rose blanche parmi les préférées de sa maman et pour sa grand-mère il avait choisi une rose rouge qu'il voulait lui offrir à son lever. C'était une petite attention qu'il avait souvent. Sa grand-mère esquissait alors un sourire radieux par l'amour que cela lui inspirait à chaque fois. Quand il vit sa maman en lui donnant sa rose elle avait l'air triste et il aperçut une larme sur sa joue. Lorsqu'il lui demanda où était grand-mère pour lui donner la rose qu'il avait cueillie pour elle, sa maman lui répondit :

--- l'âme de ta grand-mère se prépare à partir rejoindre ton papa au ciel. Pour l'instant elle dort encore et ne se réveillera plus. Viens avec moi pour lui remettre la rose que tu avais choisie. Lorsqu'il la vit endormie dans son lit, elle parut moins vieille que d'habitude ; elle avait perdu ses rides et avait l'air d'avoir un léger sourire quand il mit la fleur entre ses doigts déjà fermés. Elle sembla prier avant de quitter la Terre et presque ailleurs, tout en étant encore là. Autour du lit, les adultes de la famille étaient recueillis comme contrits de ne pas avoir montré suffisamment d'amour pour elle. Ils regrettèrent peut-être

les peines qu'elle avait dû endurer par leurs comportements et certaines querelles inutiles qu'on lui avait parfois fait subir. Julien avait été le dernier des enfants à être autorisé de venir auprès d'elle avec son cadeau. Bien qu'il vit les pleurs des adultes, il ne put pleurer à son tour, car aucune larme n'envahissait ses yeux. Il sut que sa grand-mère ne lui en voudrait pas si elle le voyait. Il avait passé de si nombreuses fois à rire et sourire sur les mille choses qu'elle lui fit découvrir chaque fois comme des enchantements. Pour elle, il avait été un rayon de soleil dans les dernières années de sa vie. Ce fut le deuxième enterrement auquel il assista, alors qu'il était dans sa huitième année. Avec la mort de la grand-mère, le deuil fut porté durant de longs mois. La tradition catholique avait fixé cette période à un an, afin que tous ceux qui furent proches du défunt puissent prendre leur temps pour maîtriser, puis évacuer la forte charge d'émotion qu'ils venaient de subir. La symbolique du deuil était de nature à nous renvoyer au sens de la vie. La mort n'étant qu'un passage pour rejoindre Dieu dans une autre existence selon les croyances de la religion. Grand-mère répétait souvent à son petit-fils cette lettre de Saint-Jean

où « *l'amour fait passer de la mort à la vie* » et elle ajoutait à chaque fois « qu'il fallait aimer les autres et ceux qui vous sont chers pour qu'ils ne meurent jamais ». Les croyances surnaturelles que cela impliquait, pouvaient avec le temps, apporter apaisement et réconfort aux vivants afin de poursuivre la vie, par respect envers ceux qui étaient partis.

Pour la société, la personne en deuil avait le droit de rester triste pendant une période plus ou moins longue par déférence au disparu et par considération pour la personne qui en était affectée. La peine de sa mère fut certainement plus sincère, à défaut d'être plus grande, car elle avait été la meilleure confidente et sa meilleure alliée au sein de la famille. Cette disparition un peu plus de trois ans après celle de son père était lourde à supporter pour ce jeune garçon qui venait de perdre deux piliers importants sur trois pour la construction de son être.

L'INJUSTICE DE L'AMOUR IMPOSSIBLE

Julien n'oubliait pas Joseph, cet oncle qui chercha un homme toute sa vie. Son existence fut un exemple d'injustice. Affable et sensible, il n'avait jamais pu surmonter les nombreux malheurs qui accompagnèrent son existence. Pour lui, vivre devait obligatoirement être une suite de souffrances. Au cours de son adolescence il avait développé une maladie génétique incurable. Il avait eu droit au cas le plus déplaisant ; un (5) *psoriasis*. La maladie s'était étendue un peu partout sur le corps. Le cuir chevelu d'abord, ce qui imposait de porter un chapeau en permanence. Il avait choisi un feutre noir. Adolescent, Julien demanda un jour à sa maman quelle était la raison qu'il avait pour ne jamais quitter son couvre-chef. Elle lui répondit qu'il souffrait d'une grave maladie de peau depuis son enfance. Les autres parties atteintes de son corps ne se voyaient pas. Il était toujours habillé jusqu'au cou en toutes saisons. Un jour, après une de ses virées mémorables où il s'était laissé aller à boire jusqu'à en perdre connaissance, elle compléta l'information en disant que ce pauvre oncle était envahi à de nombreux endroits par *une peau écaillée squameuse et rougeâtre* expliquant son inlassable tenue monacale. Elle en profita ce jour-là pour raconter un peu sa vie.

Il était resté célibataire par contrainte liée à son état. Bel homme, sa ressemblance avec son père était étonnante, si bien que l'on disait aux enfants qui n'avaient pas connu leur grand-père qu'il suffisait de regarder son fils Joseph qui en était la copie conforme. Ses conquêtes féminines finissaient toujours comme une souffrance de plus. Seule une attitude ascétique commune aurait pu faire durer une idylle un peu plus longtemps. Avec les années, il sombra progressivement dans l'alcoolisme. L'estime qu'il avait de lui-même s'anéantissait en opposition à son anxiété et à l'idée qu'il se faisait de ne pas pouvoir vivre comme un homme normal. Il avait dépassé les cinquante ans, lorsqu'il fit à Julien cette confidence philosophique : *« Vois-tu Julien, un animal est plus heureux que moi. Je suis un être avec une conscience qui lui interdit de vivre comme un homme et l'homme en moi, pour ne pas souffrir lui obéit. Dans la famille, il n'y a que ta mère qui me regarde comme une personne normale et digne d'intérêt, parce qu'elle a vécu l'amour pour un homme, qui a su lui donner trois enfants à aimer »*. Il savait que sa sœur était toujours une exception et elle était la seule à contredire le bavard qui criait dans la foule en s'adressant à Ésope. (6) *« Ésope, que fais-tu donc de ta lampe éclairée en plein midi »* ? Et Ésope de répondre : *« je cherche un homme »* et il

s'en alla. Si l'importun eût réfléchi à la réponse que lui fit le vieil Ésope, il aurait dû constater qu'il ne l'avait pas pris pour un homme. Cette situation engendra chez ce pauvre oncle une lente déchéance qui s'accrut lorsqu'il perdit son emploi de responsable de production dans une entreprise de produits laitiers de la région. Il n'avait que quarante-cinq ans.

La cause première était directement liée à son addiction alcoolique. En parlant de lui-même, il évoquait souvent : « *Je suis un pauvre diable ; j'ai hâte d'être dévoré par les vers* ». Il se hissait à la hauteur de Victor Hugo quand il disait : « *Je veux que le ver qui rongea mes restes ait déjà dévoré des rois* ». Il aurait mérité de recevoir un peu d'amour et pour le moins une certaine considération de la part de ses sœurs, non pas pour la pitié qu'il aurait pu inspirer, mais pour le courage dont il fit preuve pour supporter son calvaire et le besoin viscéral d'amour qu'il éprouva toute sa vie.

La guerre ne l'avait pas épargné puisqu'il fut enrôlé de force dans l'armée allemande. Il alla se battre contre sa volonté sur le front Russe d'où il revint par miracle. Il fut obligé de se battre pour le compte de son propre ennemi. Il approchait les soixante ans quand on le retrouva mort au bord de la route à quelques centaines de mètres de son domicile. Il

avait été dans les derniers mois de sa vie souvent ivre-mort et ce fut pour lui le seul recours qu'il trouva pour ne pas se suicider. Julien aimait bien cet oncle et regretta de ne pas avoir eu suffisamment l'occasion de prendre du temps pour discuter avec lui. Malgré une situation peu enviable, il avait su rester philosophe en se moquant de lui-même, par des blagues qui faisaient rire, provoquant de l'empathie et une envie de l'aimer d'amitié pour son réalisme. Son corps n'avait pas été à la hauteur de son esprit ; ce qui le rendit misérable malgré lui. En chaque homme disait-il « *un Dieu sommeille, qu'il faut savoir réveiller pour garder espoir, même si les circonstances s'y opposent* ». La fin de sa vie fut cependant en contradiction avec sa pensée philosophique.

L'AMOUR IDÉALISÉ

Julien avait observé que sa mère aimait ses enfants d'abord et les autres ensuite avec un sens altruiste toujours présent. Elle avait aimé son époux avec un désir d'altérité. Quand sa tante aimait uniquement par égoïsme personnel.

Après la mort de son père, sa veuve lui voua un culte merveilleux et Julien, une fois adulte, pensa que cet amour était idéalisé. D'autant plus que son père étant encore jeune à sa mort et qu'avec les années, sa mère vieillissante continuait à aimer un homme qui n'avait pas pris une ride et dont elle était toujours imprégnée corps et âme.

Il observa à travers elle, qu'on pouvait aimer son prochain comme un autre acte d'amour pluriel et indifférencié ressemblant à de l'humanisme. Son père avait incarné l'autorité, mais aussi une spiritualité inaccessible, puisqu'il disparut à l'âge où le destin d'un homme s'affirmait et qu'il n'avait pas eu le temps de transmettre ses principales vertus à ses enfants. Ainsi, Julien façonna sa conscience sur l'idée poétisée qu'il se fit de lui et à partir de la fiction idéalisée de sa mère pour son époux.

Il commença à découvrir qu'il existait une grande différence dans les comportements entre les filles et les garçons. Lorsqu'il posa tout naturellement la question à sa mère, elle lui avait dit que déjà dans l'éducation, les parents n'agissaient pas de la même manière avec les uns et les autres, parce que plus tard, une fois devenus adultes, les hommes et les femmes n'avaient pas les mêmes rôles à

assurer. Cela le rendit perplexe, malgré le bon sens apparent des propos de sa mère. Elle ne faisait que traduire la tradition qui imprégnait sa vision de la femme et de l'homme dans la société à ce moment-là. Une femme devait aimer son mari pour la vie et celui-ci devait la respecter dans son corps et dans son âme à l'image de l'enseignement de Jésus sur l'amour.

La sexualité était limitée à la seule procréation et dans le mariage. Les plaisirs charnels s'identifiaient au mal et à l'impureté que la raison devait combattre pour être en conformité avec la religion. C'était la philosophie de la mère de Julien à l'époque de son adolescence. Cette vision resta pour elle l'un de ses sujets de conversation préférée lorsqu'elle parlait de la littérature sur l'amour. L'essentiel était situé pour elle dans la spiritualité et le corps n'était qu'une enveloppe à caresser de temps en temps pour lui faire du bien, comme faire du sport en entretenant son énergie vitale.

Julien n'ignorait pas que cette question serait importante lorsqu'il deviendrait adulte et qu'il n'accepterait pas de copier ou de répéter les mœurs ambiantes sans discernement préalable. Il pensait que la notion d'amour

était la question principale pour remplir une vie pleinement pour soi et en altérité avec quelqu'un. Plus tard il découvrit que l'amour pouvait prendre des expressions multiples à partir du moment où la raison induisait de la spiritualité. Lorsqu'il essaya d'appréhender et de comprendre les composantes de l'amour, il eut souvent l'impression de s'attaquer à un sujet gigantesque. Il pensa qu'il était facile de se perdre dans le vulgaire et la facilité en descendant vers les bas-fonds de l'esprit. Nombreux étaient ses copains qui s'y laissèrent engager et parfois s'y enlisèrent comme dans les sables mouvants. Pour finir ils s'orientaient vers une sexualité débridée dont c'était la finalité première pour transformer les femmes en biens de consommations jetables d'où il ne restait ensuite qu'un vide affligeant.

Cette question allait passionner Julien tout au long de sa vie en livrant à la fois ses secrets aux femmes qu'il rencontrait pour accomplir sa perception de l'amour. Il estimait que les expériences multiples devaient permettre d'affiner la perfection de l'œuvre comme l'artiste devant sa toile avant de finir son tableau. En le regardant ensuite, il fallait qu'il puisse dégager de la sensibilité sans rien regretter du moment où il avait donné le meilleur de lui-même.

Sa mère était fidèle aux principes de l'église et de la religion dont elle s'inspirait en veillant à ce que ses enfants puissent s'en imprégner en combinant les connaissances acquises avec toutes les autres ; qu'elles soient scientifiques, philosophiques ou historiques. Elle répétait sans cesse que la vérité ne pouvait émerger qu'à partir de la pluralité des savoirs.

En parlant du philosophe Pascal, sa mère évoqua une de ses pensées : « *Jésus-Christ est un Dieu dont on peut s'approcher sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir et mieux se référer à son enseignement permet de devenir meilleur avec humilité. Il institue le recours à sa parole pour conduire sa vie* ». Julien au contraire, estimait que Dieu s'il existait avait forcément dans son infinie bonté induit en l'homme une potentialité de liberté absolue. Et celle-ci ne pouvait être limitée que par lui-même. Certes, la société avec ses lois et ses coutumes devait jouer un rôle d'influence dont il fallait tenir compte avec un esprit ouvert et critique. Par ailleurs il était conscient qu'un même individu ne pouvait pas aboutir au même degré de conscience et d'acceptation de la société suivant qu'il aurait vécu à l'époque grecque, au Moyen-âge, au vingtième siècle, aujourd'hui, ou encore en

France, en Inde, en Chine, en Afrique ou aux Etats-Unis. Ou bien s'il avait été élevé dans un milieu chrétien, hindouiste, bouddhiste, musulman ou athée. Et pour finir s'il avait été élevé parmi l'élite intellectuelle, les gens de pouvoir, ou dans l'une ou l'autre des infinités de familles, toutes spécifiques par leur composition et par leur histoire.

Ainsi devenu jeune homme, Julien se sentait face à l'amour et à la féminité comme quelqu'un qui venait de naître, accompagné de ses connaissances, de sa raison, de ses sensibilités, de son humanité et de sa spiritualité.

Il imaginait que pour parcourir le chemin du bonheur, seul l'élément féminin dont il était insuffisamment pourvu par nature serait indispensable et nécessaire pour le construire.

Abraham et Moïse avaient pris tous les pouvoirs à leur avantage sans partage, plaçant la femme au second rang, alors que ses qualités naturelles, spirituelles et sexuelles étaient infiniment supérieures aux hommes dans la plupart des cas où le sens de l'humain devait être présent. Julien avait appris à marcher dans un monde incertain et incohérent. Il découvrait particulièrement le caractère non linéaire de l'évolution des sociétés humaines, de leurs

incohérences, de leurs ascèses, ou de leurs libéralités. Sur le plan de la sexualité, au cours de la préhistoire et du début de l'histoire la fécondité des femmes était essentielle pour la survie de l'espèce humaine.

Certaines personnes, en parlant de Julien à sa mère, évoquaient d'un air amusé : « *ton fils aîné a toujours un livre à la main quand on le rencontre* ». Il avait besoin d'exemples à admirer pour définir les chemins à parcourir, les changements à entreprendre et se sentir séduit et motivé pour agir. La pensée des philosophes et écrivains en tous genres lui imprimèrent d'autres façons de voir, de concevoir et de conclure sur de nombreux sujets.

Il n'ignorait pas qu'il serait difficile d'atteindre un niveau de conscience digne d'un Homme, puisqu'elle se situait à l'infini du fini de chaque existence. La sienne ne faisait que commencer et il avait pourtant déjà effectué un parcours étonnant d'un point de vue spirituel. L'important se disait-il souvent était de veiller à une égalité parfaite sur tous les plans entre les rôles masculins et féminins et en particulier sur le plan de la sexualité.

Si tous les hommes pouvaient penser de cette manière, il était convaincu que l'humanité serait sur la route d'un humanisme amoureux de l'espèce humaine. Si chaque personne rencontrée dans sa vie pouvait dire de l'autre « il fut un homme, ou une femme respectable de grande vertu et d'une sagesse pouvant servir d'exemple », elle aurait alors apporté un sens à sa vie. Une sorte d'*Homo-Humanicus* à reproduire pour qu'il devienne universel. C'était aussi ce qu'il penserait beaucoup plus tard lorsqu'il exercerait son rôle dans la cité des hommes et qu'il fut imprégné d'équité dans son entreprise d'échanges entre les femmes et les hommes. Il aurait ainsi eu constamment un souci d'égalité et de partage en toutes circonstances. Il pensait souvent que réfléchir avec une femme avant de prendre une décision pouvait être de nature à mieux appréhender la dimension sociale ou humaine que le seul aspect cartésien d'une logique froide était incapable d'obtenir. Pour devenir un homme, il pensait que malgré les difficultés, il faudrait réussir d'abord à sortir de la gangue originelle d'où chaque individu était issu, sans renier l'ensemble qui avait servi de support à la nécessité d'enclencher cette métamorphose.

CHAPITRE II

LE CIEL EST REMPLI D'ÉTOILES À CONQUÉRIR

LOUISE

Très tôt dans son adolescence, Julien trouvait bien plus d'intérêt à être en compagnie de filles. Plus mûres, davantage spirituelles et sensibles, il pouvait avoir avec elles des discussions plus intéressantes et plus variées.

Louise était une exception.

Elle avait servi de baby-sitter pour Julien de nombreuses années au cours de son enfance et avec le temps elle était

devenue une jeune fille très mignonne, alors que Julien était déjà arrivé au début de son adolescence non loin de ses treize ans. Pendant les vacances d'été, il arrivait qu'elle reste assise sur les marches de son perron dans la douceur des soirées d'été, ou parfois dans l'après-midi. Elle semblait attendre le hasard d'une rencontre pour entamer une conversation. Julien, lorsqu'il passait par là était convié à la rejoindre et elle s'amusait à le taquiner sur ses rapports avec les filles, essayant de le faire rougir d'embarras. La première fois qu'elle y parvint, il préféra s'éloigner, se jurant que cela ne se reproduirait plus.

Louise prenait Julien pour un ignorant sur tous les sujets ayant trait aux différences entre les deux sexes. Les filles étaient pour lui un mystère étranger et inaccessible. Si sa mère était à ses yeux une féminité accessible, familière et rassurante, il savait qu'au fil des années, l'écart entre le monde masculin et féminin finirait par se réduire.

Louise ne parvint plus à reproduire ce trouble sur le visage de Julien et à force de discussions elle s'aperçut qu'il était un garçon ouvert, capable d'écoute, de patience et de compréhension. Ainsi, naturellement, elle devinait qu'avec lui elle allait pouvoir s'exercer sans risque au jeu de la